**Les sacrements   
Cours de théologie 2020-2021**

**Les sacrements**

Octobre De l’incarnation aux sacrements

Novembre Des mystères aux sacrements : notion, forme et matière

Décembre Les sacrements et l’Eglise

Janvier Les sacrements de l’initiation

Février La pénitence

Mars Les sacrements des états de vie

Avril Les sacrements de l’ordre

Mai L’eucharistie

**Les sacrements   
Cours 1 – Octobre 2021**

**De l’incarnation aux sacrements**

Les sacrements ne sont établis qu’au 12ème siècle. Est-ce à dire que c’est une invention de l’Eglise ? Pourtant la dimension sacramentelle est constitutive de toute vie chrétienne comme le rite est un élément constitutif de toute vie humaine. Les sacrements sont la prolongation de l’intervention du Christ. « L’Eglise, c’est Jésus répandu et communiqué » (Bossuet). Jésus a voulu saisir une ritualité, partie intégrante de l’incarnation, il a vécu les rites et voulu les rites. *« Il y a sacrement lorsque dans une célébration la commémoraison d’un événement passé est faite de telle manière que l’on comprend qu’y est signifié quelque chose qui doit être reçu saintement » (Saint Augustin, Ep. 55 à Janvier).* Le caractère unique et personnel de l’Incarnation se prolonge dans le caractère rituel et répétitif des sacrements : comment est-ce possible ? Nous allons d’abord nous pencher sur le rite, revenir dans l’Ancienne Alliance avant de parvenir à l’Incarnation, sacrement par excellence, puis nous nous interrogerons sur l’affirmation « Jésus a institué les sacrements » et enfin sur la mise en place des sacrements par l’Eglise.

1. **Dieu agit dans le visible : des rites de l’ancienne alliance à l’Incarnation**

Les sacrements de la Nouvelle Alliance sont les moyens que Dieu nous donne pour le rencontrer. Avant l’Incarnation, il y a une préhistoire de nos sacrements.

* **Dans l’Ancien Testament**

La religion de l’Alliance est profondément différente des attitudes religieuses environnantes, contre lesquelles elle s’est souvent insurgée. Les juifs se sont détachés du côté extatique, orgiaque des rites pratiqués autour d’eux pour aller vers un rite d’obéissance. Les formes de sacré liées à la nature (fécondité, cycle des saisons…) ou aux simples liens sociaux ont été remplacées par des jalons que Dieu lui-même a fixé, depuis l’appel d’Abraham. Le culte n’est plus seulement l’acte de l’homme qui implore des secours de la divinité et qui essaye de se la concilier, mais il est d’abord célébration des merveilles que Dieu a accompli pour son peuple. Le culte devient la rencontre de Dieu et du peuple. Au désert, cela va se concrétiser par la Tente, dite justement Tente de la Rencontre (Ex 11,16). C’est là que Dieu parle à Moïse et aux Anciens, il va même y provoquer la première effusion de l’Esprit (Ex 11,24-30). En Terre Promise, ce sera le Temple qui deviendra le lieu de cette rencontre. Ce n’est plus l’homme qui cherche Dieu, c’est Dieu qui invite l’homme à venir lui rendre grâce. Ce culte rendu à Dieu est le signe de la libération donnée par Dieu. Comme le dit Exode 25,40 repris par Hébreux 8,5, le lieu de culte terrestre est à l’image de la demeure céleste. Nos rencontres ici-bas ne sont que la pâle reproduction de la rencontre que Dieu nous prépare quand il nous invitera dans son éternité bienheureuse.

Une des rites essentiels de l’Ancienne Alliance est le sacrifice. Ce n’est pas d’abord une immolation (certains sacrifices sont même végétal) mais un repas avec Dieu : « Puis il chargea quelques jeunes garçons parmi les fils d’Israël d’offrir des holocaustes, et d’immoler au Seigneur des taureaux en sacrifice de paix. Moïse prit la moitié du sang et le mit dans des coupes ; puis il aspergea l’autel avec le reste du sang. Il prit le livre de l’Alliance et en fit la lecture au peuple. Celui-ci répondit : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le mettrons en pratique, nous y obéirons. » Moïse prit le sang, en aspergea le peuple, et dit : « Voici le sang de l’Alliance que, sur la base de toutes ces paroles, le Seigneur a conclu avec vous. » Et Moïse gravit la montagne avec Aaron, Nadab et Abihou, et soixante-dix des anciens d’Israël. Ils virent le Dieu d’Israël : il avait sous les pieds comme un pavement de saphir, limpide comme le fond du ciel. Sur ces privilégiés parmi les fils d’Israël, il ne porta pas la main. Ils contemplèrent Dieu, puis ils mangèrent et ils burent. (Ex 24,5-11). Dans tous les cas, c’est Dieu qui fait le sacré : « sacrum facere », « Oui, le Seigneur a préparé un sacrifice, il a consacré ses invités. » (So,1,7), « Abraham répondit : « Dieu saura bien trouver l’agneau pour l’holocauste, mon fils. » (Gn 22,8).   
Une autre préfiguration des sacrements dans l’Ancien Testament sera la circoncision, remplacée par le baptême. Là aussi, le geste, imposé par les circonstances de la vie nomade dans le désert, va devenir le signe de l’entrée dans l’Alliance. La Torah englobe toute une série de gestes et de pratiques, cultuels ou quotidiens, qui rappellent la présence de Dieu dans le quotidien de l’existence. Saint Thomas d’Aquin cite les « sacrements de l’ancienne loi » : circoncision, ablutions, l’onction des prêtres et des rois, les sacrifices d’expiation, la Pâque…   
Ce qui ressort de l’Ancienne Alliance, c’est que Dieu préfère l’obéissance aux sacrifices et que ces rencontres avec Dieu sont le fait de quelques-uns, et bien souvent restent transitoires.

* **Le rite, une réalité humaine essentielle**

Depuis les Lumières, le rite parait une archaïque, primitif. Pourtant ce qui est exprimé et symbolisé par le rite est une réalité, un événement spirituel, quelque chose qui se passe au niveau de notre être profond. Le rite donne consistance, il fixe les choses pour qu’elles prennent du sens. Dans la plupart des cultures et des religions traditionnelles, c’est ce qui se passe lorsqu’un rite, ou un ensemble de rites, se déroulent : ce qui est symbolisé par un signe concret et évoqué par certaines paroles se réalise effectivement dans l’être des personnes concernées. En ce sens, le rite peut être considéré comme une réalité anthropologique fondamentale – dont la magie serait une forme de dévoiement. L’homme, en effet, ne peut vivre sans rites, qu’ils soient religieux ou sociaux. Le rite, quelle que soit la forme qu’il prend, vise toujours à exprimer, à rendre tangible une réalité d’ordre immatériel, moral, spirituel, pour qu’elle puisse s’inscrire dans notre vie concrète, charnelle, corporelle, sociale. Il en va ainsi dans des rites aussi différents que l’échange des consentements lors d’un mariage ou la prestation de serment d’un chef d’Etat.   
Il y a deux choses essentielles dans un rite : le symbole, le geste qui exprime une réalité spirituelle, et la réalité spirituelle exprimée, qui est comme l’âme du rite. Sans intériorité, sans « présence » au geste qui est posé, le rite peut devenir automatique, mécanique, et se vider ainsi de son sens. Il n’exprime alors plus rien et devient mortellement ennuyeux… Ou alors, il peut être sacralisé, et devenir lui-même son propre but, ce qui est tout aussi insensé.

Mais un autre risque consiste à penser que le rite, le geste sont inutiles, que seuls comptent le sens, l’intériorité, et que ceux-ci n’ont pas besoin d’expression. C’est cette tentation qui fut, parfois, celle de certains courants protestants, rejetant tout rite comme superflu, voire idolâtrique. Or, sans incarnation dans la réalité concrète, sans inscription dans le temps et l’espace, toute spiritualité, au sens large du terme, risque de devenir « théorique ». C’est le cas lorsque, au sein d’un couple, l’on considère que certains mots, certains gestes ou certaines attentions sont superflus : « Tu sais bien que je t’aime, je n’ai pas besoin de te le dire ou de te le montrer ». Cette absence de paroles ou de gestes, qui sont comme autant de petits rites du quotidien, risque, au final, d’éteindre l’amour lui-même que ces gestes contribuent à rendre… réels.

* **L’Incarnation : « Le Christ, sacrement de la rencontre avec Dieu » (E Schillebeeckx).**

Dieu se fait connaître personnellement dès l’Ancien Testament, et cette révélation atteint sa plénitude dans l’Incarnation de son Fils unique, en la personne de Jésus-Christ. Pas seulement dans sa personne, mais aussi dans ses paroles, ses actes, qui ont pour finalité de nous guérir du péché, de nous sauver de la mort et de nous introduire dans la vie même de Dieu Trinité. Le sacrement est un acte de Dieu, car seul Dieu peut « dispenser sa vie divine ». En ce sens, des théologiens, comme Karl Rahner (1904-1984), parlent du Christ comme étant le « sacrement fondamental ». Pour la foi chrétienne, le Christ est Dieu lui-même se manifestant dans notre monde, et « réalisant » pour ainsi dire notre salut par ses paroles, par les gestes qu’il a posés, et au plus haut point par sa mort et sa résurrection. En Jésus, Dieu s’approche définitivement de nous. Les paroles, les actes de Jésus sont ceux mêmes de Dieu. La réalité humaine du Christ, visible et palpable, sa « chair » (Jn 1,14) renvoie à la réalité invisible de Dieu lui-même. Aussi peut-on dire que le Christ est sacrement de la rencontre de Dieu, si nous définissons le sacrement comme le signe visible d’une action invisible : « Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché » (1 Jn 1, 1).

1. **" Les sacrements de la Loi nouvelle ont tous été institués par notre Seigneur Jésus-Christ " (DS 1600)**

Cet acte de Dieu qu’est l’Incarnation produit une grâce capitale (de caput = tête, qui est le Christ), efficace, puisqu’elle est porteuse du salut de l’humanité entière et cela pour toujours. Jésus est donc le sacrement par excellence et c’est à partir de ce sacrement initial que vont exister tous les sacrements confiés à l’Église et d’abord l’Église elle-même. Les sacrements sont donc des actes de Dieu en référence avec cet acte fondateur qu’est l’Incarnation. Dire que les sacrements de l’Église ont été institués par Jésus Christ peut s’entendre de façons différentes.

* **Peut-on parler d’institution explicite par Jésus?**

Jésus, au cours de sa vie terrestre aurait explicitement désigné des signes comme porteurs d’une action de Dieu et devant être continués par ses disciples. Seuls le baptême et l’eucharistie font l’objet d’une consigne explicite du Seigneur : « Faites cela en mémoire de moi » (Lc 22,19), « Allez donc : de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » (Mt 28, 19).   
Néanmoins, on nous parle d’onctions d’huile faites par les apôtres sur les malades : « Ils expulsaient beaucoup de démons, faisaient des onctions d’huile à de nombreux malades, et les guérissaient. » (Mc 6,13). Saint Jacques parle très explicitement de l’onction des malades, pour laquelle il faut faire venir les prêtres (les anciens : Jc 5,14).   
Il est question dans l’Evangile de remettre les péchés et clairement ce pouvoir, éminemment divin, est transmis par Jésus à ses apôtres. C’est sans doute cela le « si grand pouvoir donné aux hommes » (Mt 9,8). La phrase « À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus. » (Jn 20,23) s’applique difficilement au baptême qui s’adresse à tous, il semble plutôt s’agir d’une réconciliation ultérieure, dont certains pourraient être exclus. Saint Jacques mentionne une forme de confession des péchés, qui n’est pas le sacrement de pénitence proprement dit puisqu’il s’agit d’un aveu mutuel : « Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres afin d’être guéris. La supplication du juste agit avec beaucoup de force. » (Jc 5,16).   
Rien dans la vie des Apôtres ne semble indiquer qu’ils ont reçu de Jésus une ordination formelle. Matthias, lui-même, après l’Ascension est associé aux onze (Ac 1,26), sans qu’il soit question d’imposition des mains. Il est vrai que, avec les autres, il reçoit peu après l’Esprit à la Pentecôte. Par la suite, les Apôtres pratiqueront l’imposition des mains pour adjoindre des hommes à leur ministère, par exemple les diacres « On les présenta aux Apôtres, et après avoir prié, ils leur imposèrent les mains. » (Ac 6,6).   
En actes 8,16, il y a une imposition des mains pour les nouveaux chrétiens de Samarie qui n’avaient été baptisés que « au nom du Seigneur Jésus Christ », est-ce une amorce de la confirmation ? Saint Paul (Ep 5,12) parle d’une grand « mystère » à propos du mariage, mais par là il désigne plutôt l’union du Christ et de l’Eglise.   
On voit donc bien que les sacrements ne sont pas tels quels dans l’Evangile, qu’ils ne sont pas ritualisés ni proposés à la répétition, sauf l’eucharistie. L’eucharistie est instituée au cours d’un repas rituel : le rite nouveau s’insère dans le rite ancien. Cependant nous pouvons noter la place centrale de l’Esprit Saint dans toute approche du sacrement comme dans le récit de l’Incarnation : «L’Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre» (Lc 1, 35). Le premier sacrement qu’est la personne de Jésus est initié par l’action de l’Esprit Saint, il en est de même pour tous les sacrements de l’Église.

* **Les sacrements, prolongement de l’Incarnation**

Il nous faut donc donner une autre signification à l’institution des sacrements par Jésus-Christ : les sacrements de l’Église prolongent ce premier sacrement qu’est le Christ Jésus, ils prolongent ce que Jésus a été au milieu de nous pendant sa vie terrestre, ils prolongent ce que Dieu a accompli par son Fils Jésus de Nazareth à travers toute sa vie terrestre. C’est en ce sens qu’on peut dire que les sacrements sont «institués» par Jésus Christ : ils sont en référence avec la personne de Jésus, en lien direct avec sa vie, ses paroles, ses actes. Par les sacrements, Dieu, après avoir investi l’humanité dans sa totalité en la personne de Jésus, continue à investir notre humanité, les moments clés de notre vie humaine, à travers des signes visibles en sorte que notre humanité soit touchée par la grâce qui émanait de la personne du Verbe incarné. Dieu touche notre humanité à travers ces signes comme il a touché l’humanité à travers la personne de son Fils Jésus. Dieu donne à chacun de ces sacrements une portée spirituelle efficace pour notre salut, en lien direct avec ce premier sacrement qu’est la personne humaine de Jésus.   
De même que Jésus-Christ a pris sur lui notre humanité, l’a assumée, Dieu prolonge sa présence efficace à travers les signes des sacrements, investissant le signe sacramentel d’une grâce de divinisation propre à chaque sacrement, touchant tel ou tel aspect de notre vie humaine. On peut dire que Dieu continue de s’incarner dans notre humanité, la portant de toute sa puissance divine.   
Ainsi dans le sacrement du mariage, à travers le signe visible d’une parole d’amour que les époux se dit publiquement (« Je te reçois comme époux, comme épouse, et je me donne à toi pour t’aimer fidèlement...»), Dieu s’investit dans leur amour, il s’incarne dans leur amour, pour lui donner sa vraie dimension, spirituelle, il donne à leur amour une capacité divine, il fait leur amour divin capable de diviniser toute leur vie. « Quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu ... puisque Dieu est amour » (1 Jn 4, 7-8) : la grâce propre au sacrement du mariage ne s’ajoute pas à l’amour des époux, elle lui donne sa forme. Dieu pour ainsi dire «s’incarne» dans l’amour des deux époux donnant ainsi à leur amour cette capacité de divinisation qui habitait et qui habite le Christ Jésus mort et ressuscité. Le sacrement ne change pas l’amour du couple, il donne à cet amour une puissance de transformation spirituelle réciproque, cette transformation que l’on appelle divinisation.

* **Les sacrements « mimétiques »**

Les pères de l’Eglise nous ont laissé de nombreuses catéchèses baptismales destinées à expliquer aux néophytes la grâce qu’ils avaient reçue dans les trois sacrements de l’initiation, tous conférés à l’époque dans la même nuit pascale. Saint Ambroise au 4ème siècle écrit un *De sacramentis* et aussi un *De mysteriis*, sur les sacrements de l’initiation. Ces instructions avaient le souci de montrer la richesse des rites et d’explorer le symbolisme, souvent enraciné dans l’Ancien Testament. Surtout les pères mettent en valeur le lien avec les gestes du Christ. Comme le Christ on est plongé dans l’eau. De même que Jésus a passé 3 jours au tombeau, on immerge trois fois la personne au baptême. Comme les personnes qui ont rencontré le Christ durant sa vie terrestre, on est nourri, guéri et pardonné par lui. Dans ses gestes, le Christ n’hésite pas à utiliser des réalités concrètes, comme faire de la boue avec sa salive. Nous retrouvons ces réalités concrètes dans les sacrements. Les sacrements sont une manière concrète d’entrer dans la vie du Christ pour en recevoir les bienfaits.   
Dieu a une manière d’agir, il agit de façon ordonnée et les sacrements s’inscrivent dans ce cadre. La forme compte : pour profiter du don de Dieu, on doit s’inscrire dans cet « ordo », se couler dans la manière même de faire de Jésus. Pour les pères, tout est lié, il n’y a pas de distinction entre les sacrements et le reste de la liturgie. Les sacrements sont le moyen pour Dieu d’agir et correspondent tous à l’attention qu’a eu le Christ à notre humanité dans toutes ses réalités.

1. **L’institution des sacrements**

* **Continuité vivante entre le Christ et l’Eglise**

La vie du Christ sur terre avant et après la Pâques n’est pas l’exact prototype de la vie sacramentelle qui sera donnée ensuite à l’Eglise. Jésus a fait vivre à ses Apôtres une union avec lui, une participation à sa mort et à sa résurrection, une effusion de l’Esprit qui est absolument originale. C’est pourquoi on ne peut pas parler pour eux ni de baptême, ni de confirmation, ni d’ordination. Mais le même mystère pascal une fois accompli devient communicable par les gestes de l’Eglise, c’est un autre régime marqué par la ritualité et la répétitivité, mais dans le fond c’est la même chose. Il y a une transposition nécessaire entre le mode « existentiel » qui était celui de la vie terrestre de Jésus et le mode sacramentel qui a cours depuis que, assis à la droite du Père, il dispense ses dons sur l’Eglise et le monde. Cette transposition, l’Eglise ne l’invente pas : en tant qu’Epouse du Christ, elle donne corps à la pensée de son Seigneur. C’est elle qui a saisi les grands axes de sa mission, c’est elle qui a trouvé le moyen d’appliquer à chaque situation-clef de l’humanité les fruits du mystère pascal : la nouvelle naissance, la croissance spirituelle, la maladie, le mariage, l’exercice de l’autorité…

Les sacrements n’ont pu se déployer qu’après la naissance de l’Eglise et il y a une continuité vivante dont nous n’avons pas forcément la trace. L’Eglise ne part pas d’une idée, mais d’une réalité. Elle a constaté qu’il y avait dans la vie chrétienne et sa liturgie des rites plus importants que d’autres, qui engageaient le Christ d’une manière plus forte et on a cherché à les comprendre. Tout en conservant au mot sacrement un sens large, les maîtres du 12ème et 13ème siècle sont soucieux de préciser, dans l’ensemble de l’agir symbolique de l’Eglise, ce qui est doté d’une efficacité garantie (les sacrements) et ce qui dépend davantage des dispositions de celui qui le reçoit (les sacramentaux). On en vient ainsi à compter les sacrements et à arriver au septénaire. Une fois établi le septénaire, on en tire les conséquences. On remarque notamment la profonde cohérence de l’ensemble, on note le parallèle entre la vie dans l’Esprit et la vie corporelle : il faut d’abord naître, ensuite acquérir la stature adulte, il faut se nourrir, se soigner, se mettre en état de retrouver la pleine santé. L’homme est fait pour vivre en société : exercer ses responsabilités, fonder une famille, guider.... Et puis le chiffre 7, porteur de sens.

Catéchisme de l’Eglise Catholique §1115 : *Les paroles et les actions de Jésus durant sa vie cachée et son ministère publique étaient déjà salvifiques. Elles anticipaient la puissance de son mystère pascal. Elles annonçaient et préparaient ce qu’il allait donner à l’Église lorsque tout serait accompli. Les mystères de la vie du Christ sont les fondements de ce que, désormais, par les ministres de son Église, le Christ dispense dans les sacrements, car " ce qui était visible en notre Sauveur est passé dans ses mystères " (S. Léon le Grand).*Le mot grec « mysterion » a été traduit par le latin « sacramentum », qui a donné notre mot de sacrement. Quelque chose de caché où l’initiation nous introduit et nous révèle du divin à l’aide de symbole. Saint Paul emploie ce mot de mystère dans plusieurs sens. Quand il parle du mystère caché en Dieu depuis les origines, il s’agit du plan divin, celui de l’Incarnation. Il applique ce mot à la révélation qu’il doit en faire, surtout dans un aspect qui lui tient à cœur, l’appel de tous les hommes. Il étend cela à la constitution de ce Corps du Christ qu’est l’Eglise. La communication de ces richesses de grâce sera nommée justement mystère au sens de nos sacrements.

L’Eglise ne fait rien d’autre que prolonger les vues du Christ, mais, pour y parvenir, il lui faut à chaque moment de l’histoire prendre des décisions, rédiger des prières, choisir parmi les gestes transmis par la tradition ce qui est essentiel et ce qui est accessoire….Cette collaboration mystérieuse qui dure depuis 2000 ans est la plus belle réalisation de ce qu’annonçait le Christ à propos de l’Esprit : « Il me glorifiera car il recevra de ce qui est à moi et il vous le communiquera » (Jn 16,14).

* **Comment peut-on actualiser le salut qui a eu lieu une fois pour toutes ?**

La crise protestante met en question la valeur des sacrements : puisque le salut est réalisé une fois pour toute : « Il l’a fait une fois pour toutes en s’offrant lui-même » (He 7,27), comment, dès lors, une cérémonie, une œuvre humaine peut faire revivre la passion du Christ ? Comme si on voulait acheter notre salut par notre œuvre ! Refaire vivre la passion du Christ supposerait que celle-ci était incomplète…   
« Chaque fois que nous célébrons ce sacrifice en mémorial c’est l’œuvre de notre rédemption qui s’accomplit »  
Ces paroles liturgiques décrivent ce que le Concile Vatican II met en avant lorsqu’il expose la nature de la liturgie : par nos rites humains marqués par la tradition biblique et par l’évolution de l’histoire humaine, nous confessons et partageons les actes de Dieu dans l’histoire. Cela positionne la liturgie au croisement d’une profession de foi de la communauté rassemblée qui reconnait son Seigneur vivant et d’une actualisation de l’œuvre de Dieu venu sauver l’humanité mais aussi d’une tradition philosophique où le langage et le temps sont considérés selon un certain regard.

Il ne s’agit pas de revivre la passion du Christ. Le concept d’actualisation nous permet de comprendre que les sacrements et l’évènement même ne sont pas numériquement distincts, c’est le même évènement qui s’accomplit dans le temps de Dieu, supra-temporellement.   
L’épitre aux Ephésiens nous fait comprendre cette réalité : « En lui, par son sang, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes. C’est la richesse de la grâce que Dieu a fait déborder jusqu’à nous en toute sagesse et intelligence. Il nous dévoile ainsi le mystère de sa volonté, selon que sa bonté l’avait prévu dans le Christ : pour mener les temps à leur plénitude, récapituler toutes choses dans le Christ, celles du ciel et celles de la terre. » (Ep 1,7-10). Comme le dit Saint Jean Chrysostome, il y a une telle plénitude en Dieu, que le salut déborde tous les jours pour nous et vient nous rejoindre aujourd’hui dans les sacrements. De même quand saint Paul nous dit « ce qui reste à souffrir des épreuves du Christ dans ma propre chair, je l’accomplis pour son corps qui est l’Église » (Col 1,24), ce qui s’est passé (= ce qui est resté en arrière) dans la mort et la résurrection de notre Seigneur nous rejoint aujourd’hui, non pas théoriquement, mais dans notre chair. On retrouve là le lien essentiel des sacrements avec l’Incarnation.

**Conclusion**

Saint Thomas résume ainsi les différentes dimensions du signe sacramentel : " Le sacrement est le signe qui remémore ce qui a précédé, à savoir la passion du Christ ; qui met en évidence ce qui s’opère en nous par la passion du Christ, à savoir la grâce ; qui pronostique, je veux dire qui annonce à l’avance la Gloire à venir " (S. th. 3, 60, 3).

Catéchisme de l’église catholique : *« Le jour de la Pentecôte, par l’effusion de l’Esprit Saint, l’Église est manifestée au monde (cf. SC 6 ; LG 2). Le don de l’Esprit inaugure un temps nouveau dans la " dispensation du Mystère " : le temps de l’Église, durant lequel le Christ manifeste, rend présent et communique son œuvre de salut par la Liturgie de Son Église, " jusqu’à ce qu’Il vienne " (1 Co 11, 26). Durant ce temps de l’Église, le Christ vit et agit désormais dans Son Église et avec elle d’une manière nouvelle, propre à ce temps nouveau. Il agit par les Sacrements ; c’est cela que la Tradition commune de l’Orient et de l’Occident appelle " l’Économie sacramentelle " ; celle-ci consiste en la communication (ou " dispensation ") des fruits du Mystère pascal du Christ dans la célébration de la liturgie " sacramentelle " de l’Église. »*

Il ne s’agit pas de gestes magiques, il ne s’agit pas de faire des gestes, ni même de faire comme le Christ. Il s’agit d’être, d’être à la manière du Christ, d’entrer dans sa volonté et donc d’adopter sa « forme », pour que Dieu demeure en nous et nous en Dieu.

"Combien disent : je voudrais voir Sa figure, Ses traits, Sa beauté moins que Ses vêtements... Mais, dans l'Eucharistie, c'est lui-même que vous voyez, lui-même que vous touchez, lui-même que vous mangez. Pensez-y et adorez, car c'est le même qui est aux Cieux et que les anges adorent !" (Saint Jean Chrysostome (344-407), Homélie sur saint Matthieu, 82, 4)

Dieu, qui est amour, continue à s’incarner dans nos vies, nous donnant d’être peu à peu transfigurés par cet amour. Cette incarnation « sacramentelle», que permet l’Eglise, est un élément spirituel essentiel pour nos vies, elle est la « résurrection en-travail » dans notre existence de chaque jour.